

**Image et Nation — Festival international de cinéma gai et  
lesbien de Montréal**  
Variations sur un même thème

Élie Castiel

Number 211, January–February 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48737ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2001). Image et Nation — Festival international de cinéma gai et lesbien de Montréal : variations sur un même thème. *Séquences*, (211), 26–27.

leur art. La difficulté de dire l'amour, de faire les gestes qui comptent, est montrée avec finesse et constituait un prélude parfait à la projection des **Muses orphelines** de Robert Favreau.

Le jury du court et moyen métrage constitué de trois cinéphiles de la région a pourtant décerné – avec raison – son prix à *Echo*, du Belge Frédéric Roulier-Gall, qui utilise le changement de couleur pour montrer l'écoulement du temps dans un film mêlant présent et passé, chirurgie réparatrice et expériences inhumaines dans les camps de la mort. Parmi les autres découvertes de cette section, on peut signaler *Course de nuit* (*Cuộc Xe Đêm*), du Vietnamien Bui Thao Chuyên, qui montre le travail d'un conducteur de cyclo que l'on paie très cher pour transporter un colis dont on veut se débarrasser. De manière elliptique, ce film aux couleurs bleutées en dit beaucoup sur la place des personnes âgées dans une société en mutation. Dans un autre registre, celui du suspense, signalons *Histoire de freins*, du Français Emmanuel Sapolsky, qui nous réserve toute une surprise à la fin de ce récit tendu comme un arc. *La Valise*, de la Française Charlotte Waliors, joue aussi de la flèche du Parthe dans cette histoire de visiteuse impromptue. Sur le mode de l'absurde, *Boundaries*, de l'Américain Greg Durbin, tient quasiment la route et fonctionne presque mieux si l'on con-

sidère le joueur de trombone, qui ne veut pas partir, comme l'illustration d'une rengaine devenue insupportable.

Le prix du public pour le cinéma d'animation a été décerné à *Média*. Le Tchèque Pavel Koutsky a bien appris les leçons de son compatriote Jan Svankmayer sur la manipulation d'objets : un petit personnage est bombardé de boulettes de papier-journal dans cette satire courte et joyeuse de la prévalence des médias dans nos sociétés. Parmi les autres oeuvres notables dans cette section, on peut signaler *La Véritable Histoire du Titanic*, du Français Julien Reininger, qui « prouve » que le Titanic a été coulé par des pingouins, ou, plus sérieusement, *Gone with the Wind*, du Russe Alexander Tatarsky qui, utilisant à la fois la technique du cellulo et des ordinateurs, nous narre l'histoire d'une poule qui revient à la vie pour fuir la ferme, ou encore *The Suspect* (*A Suspeita*), du Portugais José Miguel Ribeiro, film policier d'animation de marionnettes se déroulant dans un train cahotant vers une destination fatale pour certains.

Ce n'est là qu'un aperçu de ce festin où le Grand Prix du public pour le long métrage a été décerné à **Shower**, de Zhang Yang (Chine).

Luc Chaput

## PALMARÈS

### 19<sup>e</sup> Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue

Grand prix du public Hydro-Québec : *Shower* (Xizao), de Zhang Yang (Chine)

Prix Télébec du meilleur court ou moyen métrage : *Echo*, de Frédéric Roulier-Gall (Belgique)

Prix animé Air Nova : *Média*, de Pavel Koutsky (République tchèque)

Swallows, de Harvey Marks



Image et Nation | Festival international de cinéma gai et lesbien de Montréal

## Variations sur un même thème

Il n'est plus nécessaire de se poser la question sur la pertinence d'un tel festival. La réponse est claire. À en juger par les films sortis en salle à Montréal, la réalité homosexuelle est à peine représentée à l'écran. Une telle manifestation s'impose donc par la diversité et le contenu des produits proposés. Il demeure par con-

tre aberrant que l'événement n'attire essentiellement que les membres de la communauté homosexuelle. D'où un cinéma qui, malgré les efforts pour produire des œuvres grand public, a du mal à se retrouver dans les listes des distributeurs.



Thérèse and Isabelle, de Radley Metzger

Toujours est-il que l'édition 2000 d'Image et Nation s'est distinguée par une recrudescence de films grand public. Il n'est plus question de se perdre dans des œuvres expérimentales qui, la plupart du temps, s'enlisent dans des métaphores et des symboles souvent difficiles à déchiffrer. Les cinémas homosexuels, pluriels et polyphoniques, sortent enfin du placard, accordant aux personnages incarnés des attributs d'êtres totalement libres de leurs actes et de leurs pensées. L'exemple parfait, nous l'avons avec **If These Walls Could Talk 2**, à l'origine produit pour une diffusion à la télévision. Ce qui distingue ce film des autres, c'est la notion qu'il se fait du passage du temps. Trois récits, trois époques, trois discours sur la réalité homosexuelle. Jane Anderson filme la détresse d'aimer différemment en situant son récit en 1961. Martha Coolidge tente de trouver une conciliation entre les luttes féministes et la cause gai en s'inspirant des mouvements contestataires du début des années 70 et finalement Anne Heche (ici, devenue réalisatrice) nous présente deux lesbiennes émancipées d'aujourd'hui qui désirent avoir un enfant.

Toujours du côté lesbien, **Aimée & Jaguar**, de Max Farberbock, fut choisi par les programmeurs comme film de clôture. Œuvre provocante d'une grande sensibilité, située pendant les années de l'Holocauste, elle met en scène deux femmes allemandes aux origines raciales différentes (l'une est juive, l'autre pas) dans leurs rapports amoureux houleux qui les unissent et qui, par la force des choses, finiront par les séparer. D'une grande beauté plastique, le film de Farberbock se démarque par une création d'atmosphère aussi troublante que sensuelle.

Mais c'est surtout dans des documentaires que la réalité lesbienne semble le mieux s'exprimer. En particulier dans **Shadow Boxers**, de Karen Bankowsky, sorti incidemment en même temps que **Girlfight**, de Karyn Kusama. Dynamique, ludique, d'une force de persuasion indéniable, par la même occasion exercice de style remettant en question la fonction même du documentaire, le film de Bankowsky est une brillante étude sur la politique des genres ou, plus éloquentement dit en anglais, *gender politics*.

La frontière entre le masculin et le féminin est totalement démantelée dans **A Boy Named Sue**. Pendant six ans, la caméra de Julie Wyman s'est incrustée dans la vie de Theo, une femme en voie de devenir homme. En suivant les principales étapes de transformation d'un sexe à l'autre, c'est à une métamorphose sociale et politique que nous assistons.

Du côté masculin, **Swallows**, de Harvey Marks, m'a paru comme le film le plus abouti du festival. Autrefois amants, Hank et Peter se revoient vingt ans plus tard. Une caméra attentive aux moindres détails, une solide direction d'acteurs et une interprétation, dans l'ensemble, convaincante et enjouée, font de ce film une expérience touchante qui suscite une profonde méditation sur le passage du temps. Dans **Just One Time**, l'homme hétérosexuel est confronté à ses propres désirs enfouis, et lorsque ceux-ci refont surface, le drame s'ensuit. Mais c'est par le biais de la comédie que Lane Janger propose un discours moderne sur les rapports amoureux et sur la nouvelle façon de voir la sexualité. Le ton est plus austère dans **Red Dirt**, de Teg Purvis, plus intéressé par le côté visuel que par les personnages dont la psychologie paraît parfois un peu confuse. Évoquant toutefois l'univers littéraire de Tennessee Williams, ce poème se distingue par la solennité de sa lenteur, ses silences augustes et le naturalisme dépeint, d'une beauté sauvage à couper le souffle.

Cette année, le support vidéo dominait, nous laissant sans doute entendre que le cinéma gai est difficile à produire. Quoiqu'il en soit, nous avons eu l'occasion de voir des films qui sont sortis peu après le festival et d'autres qui, en principe, devraient prendre l'affiche incessamment à Montréal. Dans le premier cas, **Excuse Me Darling, But Lucas Loves Me**, de Felix Sabrosa et Dunia Avaso, nous confirment que l'Espagne n'a jamais produit autant de films à thématique gaie depuis que Pedro Almodóvar a réussi à proclamer haut et fort son *outing*. Du côté féminin, Nisha Ganatra nous prouve que malgré les mythes entourant le peu d'ouverture des groupes ethniques, la sortie du placard est possible, mais cela dépend de la façon dont on s'y prend, l'humour y étant souvent pour quelque chose. À partir de cette idée, **Chutney Popcorn** se présente comme une leçon de morale nouveau-siècle. Dans les films à venir, et sur lesquels nous reviendrons, **Presque rien**, de Sébastien Lifshitz, prend intentionnellement ses distances avec le sujet, laissant aux spectateurs le soin de se compromettre avec les personnages. Après le brillant exercice de style **Jeanne et le garçon formidable**, Jacques Martineau et Olivier Ducastel filment avec une mobilité désarmante un *road-movie* où la force et l'intelligence des mots n'ont d'égales que la sincérité et la sagesse des personnages. C'est avec impatience que nous attendons donc **Drôle de Félix**, une des plus belles réussites du cinéma gai d'aujourd'hui.

Question de renouer avec la mémoire, Image et Nation proposait cette année **Therese and Isabelle** (1968), de Radley Metzger, une des premières incursions dans le réalisme lesbien de fiction, adaptation fidèle d'un roman de Violette Leduc, bénéficiant d'une mise en scène attentive aux moindres détails et d'une photographie soignée. ➤

Élie Castiel